Malgré notre situation financière précaire et les soucis qui accablaient mes parents, mes frères, Denise et moi avions plus de bons moments que de mauvais. Maman trouvait toujours moyen de nous procurer des jouets et des jeux bon marché. Elle nous apprit à jouer à la bataille navale avec une simple feuille de papier. On jouait aux dames avec des haricots noirs et blancs sur une nappe à carreaux, et elle réussit même à nous fabriquer un ballon de foot à partir d’un tas de vieilles chaussettes. Au printemps et en été, elle ne ratait pas une occasion de nous emmener à la plage. Elle nous disait : « Regardez la chance qu’on a d’habiter si près de la plage. La Méditerranée a les plus belles plages du monde, et ça ne nous coûte pas un centime d’en profiter. »

 Elle essayait toujours de donner un tour stimulant et rigolo à nos devoirs, par exemple en racontant une anecdote qui nous aiderait à mémoriser la leçon. Pour me situer l’histoire de Moïse traversant la Mer Rouge, elle me montra sur l’Atlas où se trouvait la mer en question. Puis elle me montra la Manche, et me raconta une anecdote datant de ses études à l’école française. Un jour où ils étudiaient le Livre de l’Exode, le professeur avait demandé à une élève de quelle mer il s’agissait. N’en ayant pas la moindre idée, la pauvre fille avait imploré du regard l’aide d’une camarade assise devant elle, et qui portait une belle robe rouge à manches longues. Croyant bien faire, celle-ci avait agité le bras, mais l’élève qui était sur la sellette avait compris de travers, et répondu avec conviction : « La Manche ! » Naturellement, toute la classe avait éclaté de rire. Je ne sais pas si l’histoire était véridique, mais elle m’aida à me souvenir de la bonne réponse, et m’apprit également qu’il ne sert à rien de tricher.

 Pour Maman, il était de la plus haute importance qu’on puisse compter les uns sur les autres. Une fois, elle illustra son propos avec quelques brindilles ramassées dans le jardin. « Voyez, » nous dit-elle, « comme c’est facile de les briser une par une ? Par contre, si vous essayez de les casser d’un seul coup, vous voyez le résultat ? » C’est grâce à son influence que nous sommes toujours restés soudés. Quelles que soient les disputes que nous avons pu avoir, on finit toujours par se réconcilier, et encore aujourd’hui on reste en contact et on se serre les coudes.

…………………….

On passa une lune de miel formidable dans la seule station balnéaire de Marsa Matrouh. D’un côté s’étendait le désert sans fin, avec ses collines et ses vallées de fin sable blanc ; de l’autre la Méditerranée, la Grande Bleue, étincelait de tous ses feux. L’eau était limpide et transparente et on pouvait voir des poissons de toutes les tailles se faufiler au milieu des récifs de corail. C’était un enchantement.

On passa le plus clair de notre temps à la plage, à profiter du soleil et de baignades vivifiantes dans les eaux azurées. L’amplitude thermique était énorme : de 40 degrés Celsius le jour à 5 ou 10 degrés la nuit.

Pendant les premières soirées, Etty et moi nous aventurâmes à marcher un peu dans le désert, mais on resta aux abords immédiats de l’hôtel. Nous remarquâmes un brasier qui paraissait assez éloigné. Cela nous intrigua tellement qu’on décida d’aller voir ce que c’était. On fit une longue marche et on finit par tomber sur un campement de Bédouins assis en rond autour du feu. Je les saluai en arabe : *El Salam Aleikom*, et ils répondirent à l’unisson. Surpris de notre maîtrise de l’arabe, ils nous invitèrent à nous asseoir, et sans attendre notre réponse, se poussèrent pour nous faire place. On s’assit comme eux avec les jambes en tailleur sur le sable encore tiède. Le feu servait à la fois à réchauffer les gens et à faire bouillir une théière. Une tasse en métal contenant un thé très sucré circulait de main en main. Il y avait un narguilé qui circulait de même. Son délicieux parfum de jasmin et d’épices embaumait l’air. Chaque fois qu’on en tirait une bouffée, les charbons faisaient des étincelles dans la nuit. Parmi les femmes, seule la doyenne fumait. Je pris rapidement le rythme : une gorgé de thé, deux bouffées de narguilé. A moins de deux kilomètres d’une des stations balnéaires les plus modernes d’Egypte, on avait basculé dans un autre monde.

Le plus âgé du groupe nous demanda d’où nous venions. On lui expliqua qu’on vivait au Caire, qu’on était en voyage de noces et qu’on aimait beaucoup la région de Marsa Matrouh. Ils nous racontèrent combien ils aimaient leur paisible vie nomade dans le désert. Ils nous invitèrent à revenir tous les soirs, et la plupart du temps nous honorions ce rendez-vous si agréable. On passait des heures à les écouter nous exposer leur philosophie et nous raconter des histoires. Quel contraste avec les villes dominées par la propagande xénophobe que le gouvernement déversait sans répit à la radio et dans les journaux !

Au bout de quelques jours, nous leur révélâmes que nous étions Juifs. Leur chef nous dit : « Vous savez, c’est ainsi que vos ancêtres vivaient – exactement comme nous aujourd’hui. Après tout, Moïse était égyptien. Il est probablement né à l’est d’ici, plus près du Nil. » Quand on leur demanda comment ils avaient survécu aux terribles batailles qui avaient ravagé la région, ils répondirent qu’ils étaient sous la protection d’Allah.

Quand on vint leur faire nos adieux, le vieil homme m’offrit un chapeau blanc en laine, et sa femme donna une écharpe noire à Etty. Ils nous donnèrent l’accolade et nous dirent *Rouhou bel salama* (« Allez en paix »). Ils nous firent de grands signes d’amitié jusqu’à ce qu’on disparaisse de leur vue.

Dans le train du retour, Etty me demanda : « Que crois-tu qu’il va arriver dans ce pays ? Que va-t-il nous arriver à nous ? » Je n’en avais pas la moindre idée.

J’ai gardé longtemps le cadeau du Bédouin, en souvenir du pays de ma jeunesse. J’aimais le porter à la maison et parfois aussi à l’extérieur en hiver. Il me rappelait le visage bronzé et buriné du vieux Bédouin et bien d’autres bons souvenirs.

…………………….

Le vendredi 26 juillet 1957, deux jours après notre arrivée au Brésil, je me douchai dans les locaux crasseux du centre et enfilai mon meilleur costume. Ensuite je me rendis Rua Quinze de Novembro, où on m’avait dit que se trouvaient tous les sièges des banques. Cette rue longue et étroite doit son nom à une fête nationale qui commémore la proclamation de la république brésilienne le 15 novembre 1889.

La rue du Quinze Novembre se trouvait à environ trois kilomètres du centre d’immigration. Bien que ce soit l’hiver en ce mois de juillet, il faisait très chaud, et ma transpiration ajoutait à mon anxiété. Arrivé devant la première banque, je m’essuyai le visage et entrai sans hésiter. Le portier me dit d’attendre dans le hall, et m’offrit un cafézinho, un petit café sucré et très fort. Il n’était pas possible de voir le chef du personnel, qui n’était pas disponible, mais un de ses subordonnés viendrait s’occuper de moi.

J’expliquai ma situation dans un mélange de français et de mauvais portugais, agrémenté de toute une panoplie de gestes et de mimiques pour mieux me faire comprendre. J’essayai de communiquer que je venais d’arriver d’Egypte avec ma femme enceinte et que j’avais absolument besoin de travail. Je prendrais n’importe quoi et je travaillerais très dur pour soutenir ma famille. Il m’écouta patiemment, et quand j’eus terminé, me dit qu’il n’avait rien à me proposer, me souhaita bonne chance, et me raccompagna jusqu’à la porte.

Je frappai méthodiquement à la porte de toutes les banques des deux côtés de la rue du Quinze Novembre, et partout je fus traité avec la même politesse. A quatre heures de l’après-midi, j’avais l’estomac retourné par l’excès de café sucré, et l’anxiété de voir bientôt la journée finie. Ma chemise était trempée de sueur. Je m’essuyai le visage une nouvelle fois, et contemplai mes deux dernières options : la Banco do Estado et la Banco Brasul de São Paulo.

En tant qu’immigrant de fraîche date, mes chances à la Banco do Estado, la banque de l’état de São Paulo, étaient nulles. J’étais terrorisé à l’idée de me présenter devant Etty sans avoir trouvé du travail. Comment allait-on s’en sortir, avec le bébé bientôt là ? Je regardai la marque sur mon poignet, et songeai aux pouvoirs magiques que je lui attribuais dans mon enfance. Mais aujourd’hui, la magie n’opérait pas, me dis-je avec amertume.

La banque sur ma droite était la Banco Brasul, qui paraissait bien modeste par rapport au bâtiment imposant de la banque de l’état de São Paulo, et même par rapport à certaines autres où je m’étais présenté. J’étais tellement découragé et épuisé mentalement que je me demandai si ça valait la peine d’essayer, mais finalement je frappai quand même à la porte.

Il s’écoula deux bonnes minutes avant qu’un petit vieux à cheveux blancs vienne m’ouvrir. Comme tous les autres concierges, il m’offrit un siège dans le hall, mais il prit aussi une chaise et s’assit à côté de moi. En attendant de voir le chef du personnel, il entama un dialogue avec moi. Contrairement aux employés qui m’avaient reçu dans les autres banques, cet homme semblait vraiment être intéressé à moi. Il me posa des dizaines de questions sur mon parcours et sur l’Egypte. On parla de la crise de Suez et de la révolution égyptienne. Il semblait vraiment s’intéresser à mon enfance, aux postes que j’avais occupés, à mes activités sportives. Ensuite on discuta longuement du centre d’immigration et de ma femme. Je lui expliquai qu’Etty allait accoucher dans quelques semaines, et malgré les difficultés linguistiques, notre conversation n’achoppait pas constamment comme avec les autres personnes qui m’avaient reçu. Cet homme démêlait beaucoup mieux ce que j’essayais péniblement d’exprimer avec mon français, mes bribes de portugais, et ma gestuelle, et je lui étais reconnaissant de sa patience. J’osai lui demander conseil, et partager mes soucis avec lui : « Croyez-vous que j’aie une chance ici ? Je ne parle pas la langue, je n’ai jamais travaillé dans une banque, et je n’ai pas grand-chose à offrir. »

Avec le sourire il me dit : « Monsieur Sardas, vous êtes fatigué. S’il vous plaît, détendez-vous. » Il me donna un verre d’eau, me montra les toilettes, e t me tendit une serviette. Quand je ressortis, il me dit : « J’ai vérifié avec notre vice-présidente des ressources humaines. Elle est en réunion avec nos chefs de service, mais c’est bientôt fini, et je vais vous emmener à la salle de conférence dans quelques minutes. »

On prit l’ascenseur et on s’arrêta devant une grande porte en bois. Le vieil homme frappa et entra sans attendre la réponse. La pièce contenait une immense table ovale, noire et brillante. Les chaises étaient noires et blanches, et il pouvait y avoir environ quinze personnes autour de la table. Je devinai que la femme d’âge mûr à la tête de la table était la responsable des ressources humaines.

Tout le monde se leva à notre entrée. La femme vint à notre rencontre et se présenta. Le concierge me mit la main sur l’épaule et dit à l’assemblée : « Je vous présente Jacques Sardas. Il est arrivé au Brésil il y a deux jours. Bien qu’il n’ait jamais parlé notre langue, il a réussi à discuter avec moi pendant plus d’une heure. Il parle le français et plusieurs autres langues. C’est un brave homme, et en ce qui me concerne, il entre à la banque à compter d’aujourd’hui. Il nous sera certainement utile dans le département des changes, mais je suis sûr qu’il ne restera pas longtemps avec nous, parce qu’il trouvera mieux ailleurs. » Il me serra la main et sortit. Je n’en croyais pas mes oreilles. J’avais la tête qui tournait. Que s’était-il passé ? Qui était cet homme ?

La vice-présidente m’emmena dans son bureau et me dit que j’avais fait la connaissance d’un des propriétaires. « C’est un homme très bon, » me chuchota-t-elle. J’eus envie de lui dire qu’il était bien plus que cela : il était mon ange gardien.